

Remise de la 9^e Voix des lecteurs 2019

à Cyril Herry pour le livre *Scalp*, éditions du Seuil, 2018

Samedi 23 novembre 2019

Cher Monsieur,

C'est peu dire que le titre de votre ouvrage m'a interpellé : « *Scalp* ». Par sa brièveté certes mais aussi par toute la violence qu'il contient, une violence concentrée, condensée... sans appel. Aussi ai-je été très surpris en contraste par le décor bucolique voire digne de Giono qui inaugure votre récit : une nature ensoleillée, un lac, une yourte mongole... et une histoire somme toute banale : Hans, un enfant de 9 ans, et Térésa, sa mère, à la recherche d'Alex, un homme disparu depuis 10 ans, comme fondu dans la nature. Ma tranquillité n'a certes pas duré car le paradis dans lequel je pensais entrer s'est vite voilé, insensiblement au fil des pages.

Votre style d'abord mêlant des rythmes différents – phrases longues puis courtes voire elliptiques – ballotent votre lecteur entre langueur et halètements. Cette impression se confirme avec ce mélange que vous introduisez entre modernité des moyens de communication et vie rudimentaire où chaque geste est minimal avant d'être sauvage.

Et puis surtout, au fil de l'enquête, il y a cette descente aux enfers où même l'image satellite d'un lac a la forme d'un crâne de ragondin comme si, dès la première page, dès le premier pas, vous nous entraîniez dans le royaume des morts. Car on ne peut s'y tromper longtemps, le calme de la nature brûle sous les « sabres aveuglants du soleil », révélant une tragédie interne que vous allez développer en trois actes, trois parties, selon les plus antiques règles.

Votre langue, votre style, votre récit nous guident alors dans les méandres de l'initiation où les voitures sont des « acariens », les routes « grises » jusqu'à cette boîte aux lettres « cassée, noircie, amochée », une boîte sans nom, porte des enfers sans doute. Et les obstacles se dressent les uns après les autres, morbides, au milieu de troncs d'arbres morts, d'une nature qui griffe sans cesse avant que vos protagonistes ne parviennent enfin à ce lac décrit comme « sept hectares de bout de verre » ... Et l'on sait combien les tessons de verre sont tranchants.

La quête se déroulera ainsi dans une atmosphère lourde où peu à peu l'histoire d'Alex, le compagnon de Térésa et le père du jeune Hans, se dessine en creux, l'histoire d'un militant écologique, d'un rebelle qui désire vivre selon les lois naturelles en se réfugiant dans un bois près d'un lac et réduire ses besoins au maximum pour retrouver sa vraie nature humaine.

Un retour aux sources donc qui, bien qu'il ne dérange en réalité personne, questionne l'ordre établi et le remet en cause. Au point d'être dénoncé comme les déviances d'un étranger qu'il faut exclure du corps sociétal de peur qu'il ne contamine les règles établies

depuis plusieurs générations par les potentats du coin, les Klaus, grand-père, père jusqu'à Jordan, le jeune fils des Klaus qui reproduit la violence de son père.

Peu à peu, le jeu des puissances officielles et officieuses s'est mis en marche et a broyé Alex, le dissident, jusqu'à l'assassiner et maquiller son meurtre. Rien n'a transpiré dans le pays car Klaus, le maire du village, et son équipe terrorisent tout le monde afin que rien ne change jamais dans l'ordre des choses. Les villageois ont certes baissé les bras, acceptant une existence par leur couardise, jusqu'à ce jour où il trouve sa rédemption dans la mort en affrontant Klaus. Térésa trouve alors sans doute elle aussi la mort dans la bataille générale. Reste un survivant, l'enfant, Hans, qui reproduit les luttes de son père.

L'histoire que vous racontez est bien sûr un immense symbole. Solitaire, Hans provoquera la mort de Jordan, le jeune fils, héritier des Klaus. Meurtrier certes. Justicier aussi sans doute, comme ces indiens du Nouveau Monde qui scalpent les envahisseurs occidentaux pour préserver leur culture et leur civilisation. Où est le bien ? Où est le mal ? Par son geste, l'enfant met ainsi un terme symbolique à un engrenage, celui de la séparation entre l'homme et la nature, que perpétuent tous les Klaus du monde, héritiers les uns des autres et responsables de la perte générale du sens.

Et après ? Vous laissez à l'imagination du lecteur le sort du jeune Hans, condamné peut-être à la solitude. Le dernier chapitre de votre ouvrage, vous l'écrivez en effet au conditionnel. Hans, ce nouveau défenseur des droits naturels, après le meurtre rituel, saura-t-il apporter sa pierre à l'édification d'un monde plus en phase avec la nature par sa lutte contre tous les lobbies ?

En fait, vous nous laissez, à nous lecteurs, nouveaux Orphées, une possible remontée vers la surface de la terre après ce bain de sang dans ses entrailles. Certains d'entre nous auraient aimé une fin plus optimiste à votre terrible analyse. Je pense, pour ma part, que vous auriez trahi votre propre pensée qui, par la littérature, nous met devant nos compromissions mais dessine aussi l'espoir encore bien flou d'une prise de conscience collective des maux qui rongent nos sociétés avancées : l'égoïsme, la cupidité, l'argent et la violence.

Pour ce récit si bien défendu par votre écriture sans faille, je ne peux – hélas – que vous remercier.

Olivier Cazenave